

Singulière Affection

L'ENFANT QUI AVAIT LA TÊTE A L'ENVERS

J'ai rencontré, il y a quelques jours, sur le boulevard, un homme qui eut jadis, au Quartier Latin, une étrange réputation : il aurait de tous les concours, triomphé dans tous les examens, admis simultanément à l'École normale, section des sciences, et à l'École Polytechnique, on le considérait, dans la tribu des professeurs et des étudiants, comme le mathématicien né ; l'agèbre, était certainement sa langue naturelle, et son esprit vivait parmi le monde des chiffres et des corps géométriques comme celui de Beethoven à veu ou au milieu des sons et des harmonies. Il ne résolvait pas un problème : il en voyait la solution et, partant de la question, arrivait à la réponse sans avoir, pour ainsi dire, passé par les calculs intermédiaires. En raison de ces surnaturelles aptitudes, dépourvu de tout sens pratique, incapable de se plier à la discipline des écoles et des administrations, tenu en suspicion parce qu'il ne savait et ne pouvait défendre et justifier ses propositions—tout théorème lui étant axiome—il se vit contraint de s'expatrier : une situation au Japon le tenta, il s'embarqua, laissant une jeune femme épousée au sortir de l'École, et un enfant né un mois avant son départ. Pendant dix ans, personne n'entendit parler de lui, et ce me fut une grande surprise de le retrouver tout à coup—mais combien changé et vieilli—lorsque je le croyais mort depuis longtemps. Il s'avança vers moi et me tendit la main, en me disant avec un sourire attristé : — Vous ne me reconnaissez pas. Je protestai vivement en prononçant son nom et en exprimant toute la satisfaction que j'avais de le revoir. Mais il hochait la tête, et dit à mi-voix : — Il vaudrait mieux—pour moi—que vous ne m'essiez jamais vu. J'esquissai un geste embarrassé et je balbutiai une phrase de consolation banale : il m'arrêta : — N'essayez pas de me donner d'impossibles illusions ; vous ne pouvez pas me plaindre, puisque vous ignorez mes souffrances, et nous n'étions pas assez liés pour que vous puissiez compatir à mes douleurs sans les connaître. D'ailleurs, les épreuves que j'ai subies étaient terribles, doivent être inoublables, et les blessures qu'elles ont faites, incurables. Je considérai mon interlocuteur, sa physionomie me parut éclairée d'un feu sombre ; ses traits étaient creusés par une inexprimable torture intérieure. Il me prit par le bras et m'emmena ; son allure était rapide, son pas saccadé. Subitement, il s'arrêta, et me déclara avec un accent de voix monocorde : — Il faut que je vous dise tout ! Cela me soulagera peut-être. Et il m'emmena, silencieux tant que nous fîmes au milieu de la foule, mais lorsque nous nous trouvâmes un peu à l'écart, il ralentit sa marche et commença : — Je suis né d'Orient il y a un peu plus d'une année, et je n'ai retrouvé ni ma femme ni mes parents : un vieil oncle, le seul parent qui me restât, était venu m'attendre à Marseille ; il m'annonça avec les ménagements voulus que tous les miens étaient morts.

C'était terrible et ce n'était rien, car il ajouta : — Mais ton fils te reste. Où est-il, m'écriai-je ? — En Bretagne, près d'Auray. Je remarquai qu'il avait hésité avant de me donner ce renseignement, et ce ne fut pas sans peine que j'obtins de lui les indications nécessaires pour découvrir la nourrice de mon enfant. Cependant il me les fournit, et, quarante-huit heures plus tard, je frappais à la porte de cette femme. Une paysanne encore jeune, propre, avenante, vint m'ouvrir ; mais lorsque je me nommai, je la vis pâlir : elle faillit choir à la renverse et tenta de me barrer le chemin lorsque je voulus entrer. Vous devinez quelle angoisse m'étreignait ; en une seconde, ma pensée récapitula toutes les douleurs physiques qui peuvent faire d'un enfant un martyr. Je vis mon fils bossu, boiteux, bancal, aveugle, paralysé, que sais-je ? Hélas ! tout ce que mon imagination me représentait ainsi n'était rien. Je criai impétueusement : — Où est-il ? Faites-le moi voir ! La femme me barrait toujours le passage. — Attendez, dit-elle enfin d'une voix étranglée ; il est là, dans cette chambre. Je m'élançai, elle se précipita au devant de moi. — Mais enfin, qu'a-t-il donc ? dites-le moi si vous ne voulez pas que je le voie ! criai-je encore plus fort. — Hélas ! monsieur, gémit la femme, il a la tête à l'envers. Je compris que mon enfant était fou, idiot, orélin. C'était pis que tout ce que j'avais redouté et ce n'était pas encore cela, c'était pis ! Mon ami fit une pause ; je remarquai que ses joues avaient la pâleur de l'ivoire et que des gouttes de sueur perlaient à ses tempes. Il reprit : — Elle consentit enfin à me conduire près de mon fils. Je le trouvais enfermé dans une chambre obscure, couché au fond d'une alcôve, la nourrice lui dit que j'étais son père, il se redressa sur son lit, me tendit les bras, et m'embrassa très affectueusement. Je lui adressai quelques mots de tendresse, je lui pris les mains, il répondit à mes caresses comme l'eût fait tout enfant de son âge. Ma surprise était extrême et je me demandais lequel avait la tête à l'envers, mon enfant ou la nourrice ? Je commandai d'ouvrir la fenêtre ; la femme m'obéit ; je devrai mon fils des yeux ; il avait l'air sain et bien constitué. Je lui demandai pourquoi il ne se levait pas ; il se dressa sur son séant et parut vouloir descendre du lit. Alors la nourrice s'élança vers lui, je la retins et l'interrogeai : — Est-il malade ? — Hélas ! non, monsieur, me répondit-elle. — Eh bien ! laissez-le donc se relever. Je radoucis ma voix pour dire à l'enfant : — Allons, lève-toi, mon cher. La nourrice couvrit ses yeux de ses mains et se mit à sangloter. L'enfant avait sorti ses jambes de dessous les couvertures ; il se laissa glisser debout au bord du lit ; je lui tendis les bras, il fit un mouvement... C'est alors que je fus épouvanté ; d'un bond il s'était jeté à mes pieds comme s'il avait voulu me sauter au cou. La femme s'était tournée vers le mur et continuait à pleurer. Je relevai mon fils, je le pris dans mes bras, je le serrai sur

ma poitrine, je le baisai comme un fou ; il souriait et me regardait avec les yeux les plus étrangement épouvantés que j'eusse jamais vus. Une angoisse terrible m'étreignait : je le questionnai, je lui demandai s'il souffrait. Il sourit et me répondit : non ; je lui parlai encore, ses réponses étaient très sensées. Alors je m'assis sur une chaise et je l'attirai sur mes genoux ; ce fut affreux pour moi, il se mit à quatre pattes sur le sol et voulut jeter ses jambes en l'air... Sa voix, ses paroles venaient de me rassurer, et voilà que je ne comprenais plus. Je me trouvais en présence d'un effrayant mystère. J'appelai la nourrice, elle s'approcha, prit l'enfant dans ses bras et le recoucha sur le lit. — Que signifie ceci ? lui criai-je, de grâce, dites-le moi, qu'a-t-il donc, mon fils ? — Je vous l'ai dit, monsieur, il a la tête à l'envers. Je ne comprenais rien à ces paroles : la tête à l'envers ! Quelle horrible infirmité déguisaient ces mots. J'entraînai la femme hors de la chambre, loin de mon fils ; car, je le voyais à son regard, il nous comprenait, et sa physionomie exprimait une douloureuse inquiétude. Puis une autre idée venait de se faire jour dans mon esprit : mon enfant n'avait-il pas été sequestré ? N'avait-il pas été enfermé dans cette chambre obscure par des gens avides, déterminés à abrutir, son intelligence, afin de jouir tranquillement de la fortune que lui avait laissée sa mère, et que vraisemblablement je ne viendrais pas réclamer ; car on devait me croire à jamais disparu ? Mais, la façon dont j'avais été accueilli, les premiers renseignements que me fournit la nourrice, dissipèrent ce soupçon et je me retrouvai en présence de la même effrayante énigme. A l'orée de questionner, j'appris de moi-même les choses les plus étranges, mais des choses qui étaient demeurées inexplicables pour les paysans qui l'élevaient : la nourrice me conta par exemple, que si elle le tenait presque toujours couché, c'est parce qu'il ne savait pas s'asseoir ; elle me dit que si elle l'enfermait, c'est parce que, à peine sorti dehors, il lui arrivait une foule d'accidents ; ainsi, il s'était laissé choir dans une mare heureusement peu profonde, on ne sait combien de fois ; en fin il ne savait rien faire de ses mains : tout objet fragile qu'il appréhendait était aussitôt jeté à terre et brisé. Il semblait, conclut-elle, qu'il vit les choses à l'envers, la tête en bas ; c'est pourquoi, voulant se jeter à mon cou, il s'était précipité à mes pieds ; c'est pourquoi, lorsqu'il pouvait s'asseoir sur une chaise, il se couchait, la chaise lui paraissant avoir son siège tourné vers le sol. Sans doute il devait avoir le ciel sous ses pieds... Il ne m'était pas possible de rejeter comme billes versées ce que venait de me dire la nourrice ; le malheureux s'écroula au quel, à mon arrivée, j'avais assisté, me forçant d'admettre un extraordinaire dérangement des facultés physiques chez mon enfant ; et saurait-on en imaginer un plus bizarre que celui qui consisterait à vous faire voir toutes les choses renversées : tête en bas ? J'eus, en moins d'une seconde, la rapide vision de ce que devait être le cerveau de ce pauvre être qui, par ses yeux, apercevait les objets d'une certaine façon, et, par le toucher, les trouvait dressés en un sens tout à fait opposé. Il me sembla éprouver comme un craquement dans mon intelligence, et je fus obligé de faire un effort pour re-

prendre mon aplomb intellectuel. Cependant, doutant encore, j'allai chercher mon enfant, je l'amena à la lumière et je le soumis à une série d'expériences ; j'endurai la plus effroyable souffrance pendant une demi-heure, car j'assistai aux choses les plus fantastiques : il parvenait, il est vrai, à faire comme nous, certains actes que l'habitude lui avait rendus très familiers ; au moyen de tâtonnements, il réussissait à acquiescence de la réalité ; mais cet effort lui était très pénible et lorsqu'il se voyait assis sur une chaise, son visage exprimait un indicible étonnement ; songez donc, qu'un instant avant de s'asseoir, il avait vu cette chaise les pieds en l'air et il se sentait, maintenant, appuyé sur une chose où il aurait dû tomber à tête sur le sol !... Je tentai de le faire marcher vers la cheminée qui était tout près de nous et dans laquelle flambait un assez grand feu ; il refusa d'approcher, criant : — Non ! non ! il y a un trou ! Et son doigt désignait le sol du foyer. Je devinais : il voyait en effet un trou dans lequel "tombaient" de la flamme et de la fumée ; c'était le tuyau de la cheminée ! L'heure du repas ayant sonné, la nourrice nous servit un très frugal déjeuner ; je voulus que mon fils en prit sa part à côté de moi, et j'eus la joie de remarquer qu'il mangeait et buvait avec adresse. J'en exprimai ma surprise ; la nourrice me dit : — C'est vrai, monsieur, il peut faire certaines choses comme nous ; mais, remarquez que lorsqu'il agit comme nous, il ferme les yeux. Voilà qui était encore plus effrayant : Mon fils pouvait diriger sa main dans l'obscurité, et à la lumière il faisait tout de travers ! La vie serait donc devenue plus facile pour lui s'il avait perdu la vue ; il aurait gagné à devenir aveugle ! On ne pouvait pourtant pas... Je chassai une pensée qui m'avait donné une sueur froide : je venais de me demander s'il ne serait pas de mon devoir de faire de mon fils un aveugle, de le priver de la plus précieuse et de la plus indispensable des facultés que Dieu ait données à l'homme... Mon ami suspendit son récit : il marchait depuis un quart d'heure comme un homme qu'étreint un cauchemar. Sans cesse il se passait la main sur le front. Je me sentais moi-même très gêné, le cœur serré par une poignante angoisse. Je voulus aussi bien pour lui que pour moi l'engager à hâter son récit. — Et que vous arriva-t-il enfin ? lui demandai-je. — Hélas ! reprit-il, la nourrice ne s'était pas trompée, mon fils voyait toutes choses renversées ; une étrange anomalie dans la structure de son œil faisait qu'il voyait les images renversées et les sensations qui parvenaient au cerveau par l'œil étaient également renversées. Je consultai médecins et savants, ce fut inutile ; tous s'accordèrent à déclarer l'infirmité irrémédiable ; il était tout au plus possible d'adoucir ses effets par l'éducation. J'entrepris cette tâche que vous auriez comme moi trouvée affolante : vivre sans cesse avec un être que l'on chérit et dont la vision est si bizarrement troublée... Je me retirai à la campagne. Grâce à ma patience, j'obtins assez vite des résultats passables ; malheureusement, il suffit d'une minute pour tout perdre. Il y avait derrière une maison une basse-cour, et dans cette basse-cour, un puits duquel on tirait l'eau au moyen d'une cer-

Irrégularités, Périodes Douloureuses et Dérangements gueries par les Pilules Rouges de la Cie Chimique Franco-Américaine.

L'arrêt, l'excès ou l'irrégularité des périodes mensuelles affectent beaucoup les forces morales, physiques et intellectuelles chez les jeunes filles et les femmes. La santé est un trésor unique dans ce monde. Des joues roses, des yeux clairs, la gaieté et la douceur sont l'apanage de la santé parfaite et la santé parfaite chez la femme dépend entièrement du fonctionnement régulier de ses organes essentiellement féminins, et les irrégularités sont une source de dangers et toujours l'indice d'une grande faiblesse. FEMMES ET JEUNES FILLES, qui ne comprenez pas pourquoi vous endurez des douleurs sans nom à chaque mois et qui souffrez tellement, au point de laisser votre ouvrage et de prendre le lit pour une journée ou deux, sachez que ces souffrances endurées par vous sont toujours causées par un DERANGEMENT de ces organes propres à votre sexe et par la faiblesse générale de votre constitution. Dans ces cas, comme dans tout ceux où la femme est affectée dans ces organes intimes, les PILULES ROUGES rendent des services inestimables et leur influence fera disparaître tous les maux dont vous pouvez souffrir. Elles donnent un sang pur et riche qui est toujours le secret d'une bonne santé. Elles aiguissent l'appétit, facilitent la digestion, aident au développement, ramènent les couleurs à la figure et font des femmes pâles et anémiques, des femmes fortes et robustes et les guérissent sûrement des périodes douloureuses ou irrégulières ainsi que des douleurs, qu'elles éprouvent tous les mois.



Voici ce que nous écrit Mlle DesTroismaisons : " Je crois beaucoup à l'efficacité des Pilules Rouges, car lorsque j'ai commencé à les prendre, je souffrais depuis cinq ans, d'un dérangement de matrice et de dérangement d'ovaires ; si souvent de telles douleurs à tous les mois, que j'étais obligée de garder le lit pendant deux ou trois jours, ce qui me rendait bien misérable. " J'étais faible et j'avais peine à faire le peu d'ouvrage que j'avais à accomplir. Ma digestion se faisait parfois très mal surtout à l'approche de mes périodes. " J'étais maigre et pâle, toujours mal dans le dos et dans les reins. J'avais aussi souvent mal à la tête et de tous les remèdes qu'on m'avait recommandés, aucun ne m'avait apporté de soulagement. " Je commençai à ressentir du mieux à la quatrième boîte de Pilules que je pris, et aujourd'hui, après quelques mois de traitement, je suis parfaitement guérie. Je suis grasse et forte. Je vois mes mois sans douleur. Je puis travailler sans que cela me fatigue et je suis bien heureuse d'avoir trouvé un si bon remède pour soulager mes maux. " Votre tout dévouée, DELLE MARIE-LOUISE DESTROISMAISONS, Ste-Louise, Cité l'Islet, P. Q."

Témoignage de MADEMOISELLE DUMAS : " Ce n'est pas par indifférence que j'ai retardé à vous donner de mes nouvelles et je vous prie de me pardonner ce retard. Je suis complètement guérie des maladies dont je faisais mention dans mes lettres de consultations, par l'usage seul des Pilules Rouges. Elles m'ont beaucoup aidé, car de faible que j'étais, sujette à la moindre fatigue, je suis devenue forte et les couleurs que j'avais perdues par la maladie, me sont revenues. Je puis travailler longtemps et aussi marcher bien loin sans éprouver aucune fatigue. " J'ai pleine confiance en vos Pilules Rouges, et je les ai aussi fait prendre à ma mère qui en retire beaucoup de bien. Je suis certaine que si toutes les jeunes filles, fatiguées par l'ouvrage et affaiblies par les irrégularités et des périodes douloureuses, essayaient les Pilules Rouges, elles ne voudraient plus prendre autre chose le reste de leur vie. " Fatiguée par l'ouvrage, souffrant d'une grande débilité générale et de beaucoup de douleurs lors de mes périodes mensuelles, devenant de plus en plus faible tous les jours, je crois que je serais aujourd'hui dans la tombe, si je n'avais pas suivi vos conseils et pris vos célèbres Pilules Rouges. " DELLE EMMA DEMERS, " No. 75 rue Valley, Willimantic, Conn."

En outre de prendre deux Pilules Rouges après chaque repas, les Médecins Spécialistes conseillent aux femmes qui souffrent de périodes douloureuses ou irrégulières, de se vêtir chaudement, surtout à l'approche de leurs périodes, de tenir leurs intestins bien réguliers avec les Tablettes Purgatives de la Cie Chimique Franco-Américaine, de se coucher à bonne heure le soir, afin de bien reposer et aussi de prendre un bain de pieds avec un peu de moutarde dans de l'eau bien chaude, tous les soirs, pendant trois jours avant la venue des périodes, et dès les premières douleurs, de boire à toutes les trois ou quatre heures, un verre de limonade à la menthe (peppermint) bien chaude. Ces conseils et ces instructions bien simples ont guéri Mesdemoiselles DesTroismaisons et Demers qui souffraient depuis un grand nombre d'années, et elles vous guériront aussi si vous souffrez d'irrégularités et de périodes douloureuses, car les Pilules Rouges guérissent toujours les maladies des femmes, lorsqu'elles sont prises avec soin et régularité, et surtout lorsqu'elles sont aidées par les conseils des Médecins Spécialistes de la Cie Chimique Franco-Américaine.

AVIS A NOS PATIENTES. Nous attirons votre attention sur le fait très important que nous avons rattaché le nom du Dr. Coderre PILULES ROUGES de la CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINNE. Pour le plus grand intérêt de nos patientes, nous avons cru à ce changement. Elles devront donc comme par le passé, et plus que jamais, exiger que le nom de la CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINNE, soit sur chaque boîte, c'est le seul moyen d'avoir les véritables PILULES ROUGES et de se guérir rapidement. Elles devront refuser comme imitation, toutes PILULES ROUGES vendues de porte en porte et aussi celles vendues au 100 ou à 25c. la boîte.

Nous invitons aussi nos patientes à venir voir les Médecins Spécialistes de la CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINNE, si elles désirent avoir plus de renseignements sur leurs maladies ou sur le mode d'emploi des PILULES ROUGES, ou de leur écrire ; les consultations, personnelles ou par lettres données par nos Médecins sont absolument gratuites et ne pourront manquer d'être utiles aux femmes qui souffrent et veulent se guérir. Nos PILULES ROUGES se vendent par la boîte ou 6 boîtes pour \$2.50, envoyées par la maille au Canada et aux Etats-Unis sur réception du montant.



Adressez vos lettres comme suit : CIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINNE, Dépt. Méd. No. 274 RUE ST-DENIS, MONTREAL.

encore et je me préparais à sauter par la fenêtre, je n'en eus pas même le temps : je vis mon fils s'allonger sur la margelle, saisir la corde qui par malheur, était déroulée, se pencher la tête en bas et faire le geste d'un homme qui veut grimper ; à peine ses pieds avaient-ils quitté le sol que son corps fit la bascule ; il disparut dans le puits la tête la première. En une seconde, je devinais ce qui s'était passé dans sa tête ; puisqu'une cheminée lui semblait être un précipice, il devait prendre le puits pour une sorte de tour... A mes cris, les domestiques accoururent, je me fis descendre dans le puits ; il était profond de quinze mètres au moins, et l'eau s'élevait à plus de deux mètres au-dessus du fond ; je ramena mon enfant mort. Croyez vous, maintenant, qu'il (Suite à la 3ème page.)